

N'accusons pas les gens (les élèves d'avant) d'être trop ignorants d'Art. C'est à nous de familiariser nos élèves (les gens de plus tard) avec la peinture, la danse, la poésie, la musique, etc.

Voici quelques réflexions que j'ai été amenée à faire en relisant le compte rendu d'un débat entre des personnalités du domaine de la musique.

*Maintenant...*

*pour plus tard*

## LA CULTURE

par

**B. JUGIE**

Le fond de leur problème est celui-ci : comment amener le grand public à la musique ? Comment rendre ce public actif ? Comment éviter que, lors des spectacles, ballets, récitals, on ne rencontre que le même public averti et non tout le public et en particulier celui de la rue ?

Acteurs et réalisateurs se plaignent des mauvaises conditions dans lesquelles ils sont placés pour donner leurs représentations :

Jacques Douai : « Avec le ballet national, j'ai dépensé 190 millions en 3 ans, pour 110 millions de recette. Je n'ai obtenu que 40 millions de subventions. Les 40 millions restants, c'est moi qui dois les payer. »

Roland Douate dit aussi à propos de l'éducation musicale du grand public, de la liberté, du choix du public : « C'est un problème politique... La démocratie formelle qu'est la démocratie bourgeoise, ne saurait suffire : j'ai parfaitement la liberté formelle d'aller à New-York, mais comme il me faut 300 000 francs pour y aller... Vous voyez le résultat pratique. En vérité les bourgeois n'ont jamais été des artistes, et ça continue. Seuls les régimes aristocratiques ou les régimes populaires savent ce que c'est que l'art. »

Georges Schwartz : « Je crois que s'il y a crise de la musique en France, cela

*provient d'abord d'une insuffisance de culture à la base. Je crois qu'il serait souhaitable de reprendre une expérience tentée avant-guerre et qui consistait à donner des concerts dans les écoles maternelles et communales.»*

Nous y voilà : la culture à la base. En effet, il est bien là le rôle des instituteurs : l'éducation des adultes de demain que sont nos écoliers actuels. Ceci est valable pour la musique mais également pour la peinture, la sculpture, l'architecture, la danse, la poésie. Il suffit de s'analyser soi-même pour essayer de trouver les réactions de chacun. Tel morceau de musique nous est inconnu (ou tel tableau ou tel ballet). La première fois, en dehors du choc, il y a une assez grande distance entre lui et nous. A la deuxième rencontre, ça va déjà mieux, on est capable d'émettre petit à petit un jugement.

S'accoutumer —> connaître —> comprendre —> aimer ou avoir une opinion.

Nous nous plaignons du mauvais goût notoire des acheteurs de souvenirs (colonies de vacances ou voyages de fin d'année). Mais la vente répond à la demande. S'il y avait moins de demandes de tels objets par les « consommateurs », la fabrication en serait atteinte. Le peu d'intérêt du public pour les belles formes de poteries, céramiques ou autre, ne provient-il pas du fait qu'en dehors de ces articles que nous jugeons de mauvais goût, nous ne leur avons jamais rien donné de valable à se mettre sous la dent ? Nous critiquons les yé-yé, les magazines de pauvre envergure, mais que faisons-nous pour faire changer tout cela ? Pour ce qui est de la musique, ajoutons que c'est tellement plus facile d'acheter des disques que de se réunir pour

créer des orchestres de village, des groupes de chanteurs. Les vieux nous le disent bien que nous allons vers la facilité. D'ailleurs aux banquets ou aux noces, qui sait encore chanter une chanson en entier ?

Pourtant si nous donnions dès les petites classes une habitude de jugement, je pense que la partie serait gagnée. Je cite mon cas personnel, il en est sûrement bien d'autres. A l'école nous n'avons pas de manuels de lecture mais à l'atelier de lecture il y a tout un assortiment de livres dont ceux de la CEL. Après Noël, les parents sont venus me trouver pour me dire : « Pourriez-vous l'an prochain, avant Noël, nous montrer des livres que nous pourrions acheter pour nos enfants. Ceux que nous leur avons offerts à Noël, en général, ils ne les aiment pas ! » C'étaient ces petits de 5 à 9 ans qui avaient eu, déjà, cette influence sur leurs parents. Une chose est donc évidente : il nous faut préparer le public de demain. Ces adultes dont nous disons : « Ils manquent de sens artistique », ont été des enfants il y a 20 ou 40 ans. Nos élèves actuels seront à leur tour les adultes de 20 et 40 ans. Si l'on n'a jamais ouvert avec eux, à 5 ans, les portes qui donnent sur l'art, il n'est pas sûr que d'autres circonstances dans leur vie, les y sensibilisent.

Comme le dit si bien Le Bohec, pour les moments indispensables de langage parlé, il faut que nous ménagions des moments de musique, chants et danses libres, si possible sculpture. Et non seulement à la maternelle, mais à tous les échelons des classes primaires. En définitive, il est à peu près sûr que nos gosses auront oublié quand ils auront 20 ans, telle liste de mots grammaticaux ou telle formule de calcul. Mais s'il leur reste cette ouverture de cœur et d'esprit qui les



fait s'arrêter devant une belle vitrine de galerie d'Art ; si en faisant leurs courses, ils sont capables à 30 ou 50 ans de prendre cinq minutes pour regarder une exposition de bonne peinture ; alors les instants d'éveil et de rencontre avec l'art, sur les bancs de la communale, n'auront pas été vains ! Tout petits, leurs pensées et leur corps même se seront accoutumés à cette vie-là. On n'est pas forcément d'un naturel gracieux ; les gestes, la prise de conscience de son corps et de ses possibilités (éducation physique libre, danse), cela ne se fait pas du jour au lendemain. Il y faut l'accoutumance, le fait de s'y sentir à l'aise ; pour pouvoir aimer recommencer d'abord, et pourquoi pas, se perfectionner, s'épanouir !

Le Bohec a parlé dans *L'Éducateur* de son Gérard et de l'outil qu'a été pour ce gosse, le chant libre. Et je reprends les propres paroles de Le Bohec : « *Mais d'autres enfants s'emparent du dessin, de la musique instrumentale, du langage parlé, du langage écrit, de la danse, du patinage, du théâtre, etc.* »

Pour ma part, je ne me sens pas à la hauteur de Le Bohec ni de Delbast. Mais j'ai tout de même la certitude que je peux parvenir à ceci : faire connaître le plus profondément possible (je veux dire du cœur, des sensations, même si ça en reste là pour certains), toutes les manifestations de l'Art, au public de 5 à 9 ans qui vit avec moi chaque journée de classe. Ne pas sacrifier surtout, sous prétexte que le reste presse, les heures que je consacre à ces contacts avec l'Art.

Faire sentir (sinon comprendre) au plus grand nombre possible de ces enfants, chaque beauté, chaque moyen de projection, chaque évasion de ces instants-là. Etablir avec l'enfant (qui sera le consommateur de demain), cette sorte de lien de famille, de connaissance un peu sentimentale, j'allais dire de complicité avec le côté artistique de la vie. Plus tard quand ils seront des hommes et des femmes qui doivent se lever tôt, courir pour avoir le bus, courir pour préparer les biberons, courir pour préparer les vacances, bref, quand ils seront installés dans leur vie, il y aura bien encore en eux cette petite étincelle que nous aurons fait naître à l'école, cette étincelle qui les rendra sensibles aux choses et aux faits artistiques, même si rien dans leur vie d'adolescents n'a prolongé les bons moments de l'école primaire. C'est comme d'apprendre à faire du vélo ou à nager, ça ne s'oublie pas, surtout si la corde sensible avait été atteinte.

Oh ! pourvu que nous soyons à la hauteur pour qu'il n'y ait plus demain de profanes en matière de culture, car à mon sens, c'est là qu'est la vraie culture : la possibilité d'être et de rester réceptif, de mettre un peu « d'art » dans chaque instant que l'on vit.

B. J.